

LE MENESTREL

Après notre prochain numéro du Vendredi 14 Juillet, la publication du Ménéstrel sera suspendue jusqu'au Vendredi 6 Octobre. Dans l'intervalle, les suppléments réservés aux abonnements avec musique feront l'objet d'envois spéciaux, qui seront effectués les 11 Août et 8 septembre.

La Crise musicale en Province

UNE récente enquête organisée par le délicat artiste qu'est Paul Le Flem, ayant pour objet la question : « Le Français a-t-il la tête et l'oreille musicales ? » a mis une fois de plus à l'ordre du jour le grave problème de la crise de la musique. Dans le même ordre d'idées, le 10 décembre, « Le Semainier » signalait dans *L'Illustration* la disparition de nos chorales et de nos harmonies provinciales.

Il est, en fait, douloureusement triste d'observer que l'intérêt musical populaire, en province, va s'amenuisant. Il n'est peut-être pas loin le temps où cette apathie artistique sera une endémique indifférence pour tout ce qui touche à l'art musical.

Le mal n'est certes pas sans remède, mais les habitudes sont telles que la situation est vraiment très grave.

Les « personnalités » qui président généralement aux destinées de la musique populaire en province ne voient là qu'un moyen de plus pour accroître leur popularité. Les banquets — ces inévitables banquets — leur permettent de placer de pompeux discours où, suivant l'adage latin, on se couvre mutuellement et abondamment de fleurs. On fait, en somme, de la politique étriquée de chef-lieu de canton où l'élément pompier n'est jamais tout à fait absent. En accaparant ainsi à des fins électorales les groupements choraux ou instrumentaux, la politique a astreint l'art musical populaire à ce nivellement par le bas qui est la hantise sociale contemporaine. On se sert de la musique, on ne la sert pas et on dessert même étrangement le goût populaire.

Reconnaissons qu'ils sont bien rares les centres provinciaux où l'art populaire revêt le niveau et la qualité qu'il se doit. C'est qu'elles sont bien peu nombreuses aussi les âmes d'élite qui, comme les Charles Bordes, les Vietti, savent galvaniser les masses populaires et les élever vers la Beauté. Il existe tout de même des exemples heureusement vivants à Lyon, à Nantes, à Angers, à Rouen, et j'en passe... Cela prouve que l'on peut faire du musical dans le domaine du populaire. J'ai moi-même, durant plus de vingt ans, fait du prosélytisme musical de façon désintéressée, et je crois de qualité. Ma connaissance des milieux populaires me donne voix au chapitre.

J'ai souvent entendu dire que la « bonne » musique demeurerait incomprise par le peuple, qu'il fallait pour les milieux populaires une espèce de « pompierisme » ou de « romancierisme » hors desquels la masse « n'encaissait » pas.

C'est là une opinion simpliste et de primaire.

Je veux donner deux exemples qui me sont personnels, mais typiques en l'occurrence.

Dans un groupe orphéonique dont le répertoire courant stagnait entre les sentimentalités des petits ruisseaux et la grandiloquence des chrétiens aux arènes, je mis un jour à l'étude des chœurs de nos maîtres de la Renaissance. Ce fut pour tout ce petit monde, ouvriers et commis, de l'étonnement, de la stupéfaction. Et je puis dire que j'ai assisté en quelques mois à une initiation artistique très rapide, à une épuration du goût absolument inattendue. Ce terrain neuf, exempt de préjugés musicaux, non buté, fut d'une malléabilité inouïe, autrement sensible que certains milieux qui, présomptueusement, s'accrochent à des notions musicales toujours assez rudimentaires.

J'ai également monté devant un public entièrement populaire, composé d'ouvriers et d'employés, la partition intégrale d'*Orphée* de Glück. Je n'ai jamais eu un public aussi respectueux, aussi émotif, aussi compréhensif.

C'est une erreur grossière de croire la masse musicalement inéducable. Les « officiels » décrétant péremptoirement le milieu populaire musicalement amorphe basent leur jugement sur leur propre goût personnel.

Oui, l'âme populaire n'est pas insensible à cette espèce de sentimentalité un peu bestiale des vulgarités romancées, son instinct matérialiste se laisse surprendre par des refrains communs d'une banalité grossière. Mais l'âme populaire n'est pas davantage insensible à la vraie musique, à la sincère beauté ; et c'est une faute, une faute lourde que d'alimenter cette incontestable soif de musique que manifeste le peuple par de la muscaille de pacotille où sont accumulés les platitudes, les lieux communs et les vulgarités. On croit ainsi faire du populaire, on ne fait que du populacier.

A côté de cette néfaste influence de la politique, il faudrait aussi stigmatiser l'incompétence fréquente des milieux directeurs, où la présomption trop souvent remplace la compétence et où, par surcroît, le goût musical fait le plus souvent défaut.

Dans les milieux populaires, il est d'ailleurs curieux de constater que le fait pour un amateur d'avoir quelque voix lui confère, auprès de ses camarades, une sorte de consécration musicale. C'est là une mentalité psychologique communément répandue. Qu'il s'agisse d'un marchand de cravates, d'un marchand de meubles ou d'un quincaillier, si la nature l'a avantage d'une voix tant soit peu agréable, il devient *persona grata*, décrétant et jugeant à tort et à travers. Il ne lui vient pas à l'idée que, musicalement, il ne puisse reconnaître la soie du simili, le plein du plaqué, l'acier du fer-blanc.

Dans toute cette misère de l'art musical, il faut bien aussi le dire, la presse, la grande presse française doit battre sa coulpe. Si l'on ouvre un hebdomadaire, on y trouve des colonnes ou des pages entières relatant les matches, les rencontres de rugby, les rallyes, les tours de France. Jamais aucun journal français n'a créé une rubrique musicale. Et si, par hasard, une relation d'un effort régional trouve place, on y colle sous le même boisseau une tentative essentiellement musicale à côté de chromolithographie musicale sans aucun intérêt.

Dans ce domaine du populaire, on n'a fait musicalement aucun effort organisé. On a gaspillé des subventions inutiles. Les tentatives consciencieuses et vraiment de choix en sont réduites à leur propres initiatives, à leurs propres moyens, quand elles ne sont pas boycottées par un sectarisme local à courte vue.

Remarquez que ces mêmes arguments, avec leurs mêmes causes et leurs mêmes effets, s'appliquent non seulement à l'effort musical populaire, mais tout aussi bien à l'effort théâtral populaire qui, de façon à peu près générale, s'en tient au stade « pensionnat » où l'art est inexistant. M. G. Dudach, l'habile et artistique rédacteur en chef des *Cahiers de la Jeunesse*, a tout récemment groupé, dans une exposition, les efforts des compagnies les plus représentatives des jeunes comédiens actuels. Sur seize groupes admis, cinq appartiennent à la province : Le Chantier de Lyon, les Comédiens Routiers de Neuilly, La Flamme de Bordeaux, le Rideau Gris de Marseille, le Studio du Puy. Cet effort théâtral dans le sens du beau, du neuf et de la qualité est à encourager, car il y a tant et tant de sociétés d'amateurs (voire de professionnels) qui, au point de vue du goût, font de la bien mauvaise besogne.

Un remède à cet état de choses ?

J'avoue que tendre à évincer le rôle de la politique locale provoquerait quelque bruit. On brandirait l'argument-nerf de l'obtention de la subvention. Et puis, l'homme devenu public s'octroie un don de science infuse qui lui confère la faculté de légiférer même sur la musique.

Eduquer les milieux éducateurs serait se buter à une suffisance de primaire. Ce ne pourrait être d'ailleurs qu'une œuvre rénovatrice de longue haleine.

Au début, il suffirait que, dans chaque région, un délégué des Beaux Arts fût officiellement accrédité pour inspecter les efforts existants, encourager les tentatives vraiment musicales (ou vraiment théâtrales), en susciter de nouvelles, donner des directives et des conseils aux uns et aux autres, apporter à tous des indications techniques, claires et pratiques. Il faudrait des artistes absolument indépendants, consciencieux, judicieux et actifs, mais aussi de vrais réalisateurs connaissant effectivement la pratique de leur art, les possibilités générales locales et les moyens populaires, tout cela avec un goût sûr, solide.

— Serait-ce introuvable ?

Et puis il faudrait que la presse française, à l'image de la presse étrangère (allemande et américaine notamment) accordât au problème musical populaire son appui, mais un appui éclairé, portant juste, et ouvrît à la musique son droit de cité en lui consacrant une rubrique large et régulière.

— Ceci serait-il impossible ?

Mario VERSEPUY.

LA SEMAINE DRAMATIQUE

Odéon. — *Le Grand Will*, quatre actes et dix tableaux de M. Maurice CONSTANTIN-WEYER et M^{me} LONGWORN CHAMBRUN.

Une pièce intéressante, dont l'un des mérites principaux est de coudre au texte le texte même de Shakespeare. En effet, comment voyager avec le Grand Will travers le temps sans voyager dans son théâtre et par son théâtre même ? Les auteurs se sont efforcés, souvent avec succès, de reconstituer l'atmosphère de laquelle le grand dramaturge a vécu et de nous faire sentir quelles influences ont pu s'exercer sur sa pensée partant sur son imagination créatrice.

Au début de la pièce, Shakespeare est jeune. Il a démêlés avec les autorités locales pour quelques vers irrévérencieux qu'il s'est permis d'écrire à une époque où l'hypocrisie était le meilleur préservatif contre la hache ou la potence. L'affaire se complique en raison du caractère illégal du mariage de Shakespeare. Mais une femme sauvera le poète. Et d'ailleurs, toute sa vie il rencontrera sur sa route des femmes pour le sauver.

Au second acte, nous retrouvons Will à l'auberge de Sangliers, où il a l'occasion de rendre un fier service au Comte de Southampton, où nous est présenté Christophe Marlowe (auteur de *Faust* et magicien à six heures), où le poète, enfin, se laisse prendre aux grâces entreprenantes de Nan Davenant.

Puis, c'est une répétition d'*Hamlet* (scène fort réussie où Will joue un peu le rôle de Molière dans *Le promptu de Versailles*). La répétition est interrompue par les querelles religieuses et politiques qui continuent à ravager l'Angleterre. Southampton demande que *Richard II* soit substitué à la *Tragédie d'Elseigneur* pour donner à la représentation un caractère nettement patoisant et antigouvernemental. Southampton est vain. Shakespeare doit fuir. Il est miraculeusement sauvé. Sa troupe se reforme à la cour du Roi Jacques d'Ecosse. Shakespeare, précocement vieilli, va mourir, ayant exactement vécu cinquante-deux ans.

Les auteurs n'ont pas eu la prétention de résoudre toutes les énigmes que nous posent la vie du Grand Will. Ils ont voulu, et c'est déjà beaucoup, nous donner du grand dramaturge une évocation émouvante, cohérente et justifiée par des documents sérieux.

Pour un ami de Shakespeare, c'est un plaisir de trouver tout à coup, comme dans une vision de rêve en présence de *Roméo et Juliette*, d'entendre les étonnantes improvisations sur la nuit du *Marchand de Venise*, ou d'écouter tels vers peu connus chez nous de *la Tempête*. Les auteurs ont poussé le souci de l'exactitude et de la reconstitution jusqu'à reprendre, comme type de garçon d'auberge, celui du garçon de cave de *Tragédie du Roi Henri IV*, qui, toutes les fois qu'on l'appelle, ne sait que répondre : Voilà, voilà ! Toute sa vie il n'aura dit que ces mots là !

L'Odéon a mis fort bien en scène cette pièce pittoresque, dont les décors sont particulièrement beaux. Il est vrai qu'ils sont de M. André Boll. Les interprètes ont l'air de sortir d'un livre d'images. Citons parmi eux surtout M. Louis Eymond, qui joue le Grand Will (il l'aime mieux dans la première partie que dans la seconde) ; M. Raoul Marco, M^{me} Madeleine Sylvaï (Nan) et surtout M. Chamarat qui, en roi Jacques d'Ecosse, est d'une finesse ironique tout à fait délicieuse.

Marcel BELVIANES.